

Salon de beauté de Mario Bellatin
Beudelaire de Felipe Polleri

Martin Hervé

Numéro 255, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2016). Compte rendu de [*Salon de beauté* de Mario Bellatin / *Beudelaire* de Felipe Polleri]. *Spirale*, (255), 70–71.

De louches désœuvrés

Par Martin Hervé

SALON DE BEAUTÉ

de Mario Bellatin
Traduit de l'espagnol
(Mexique)
par Christophe Lucquin
Éditions
Christophe Lucquin, 75 p.

BAUDELAIRE

de Felipe Polleri
Traduit de l'espagnol
(Uruguay)
par Christophe Lucquin
Éditions
Christophe Lucquin, 125 p.

Le *Salon de beauté* de Mario Bellatin est un palais des glaces. Dans cette galerie de miroirs et de vitres, le regard s'accroche sur la face creusée d'un malade et, dans le même temps, se répercute au travers des globes oculaires démesurés d'un poisson en suspension dans les eaux artificielles de son aquarium. L'œil s'y perd de trop voir. Car, au milieu de la foire aux images, l'auteur mexicain saute d'un reflet à l'autre. *Maître ès fard*, Bellatin est un adepte du travestissement et du trompe-l'œil. Malgré les chausse-trappes, les lecteurs au flair affirmé n'auront pas manqué de s'intéresser à lui, comme, en 2000, les éditions Stock et le jury du Prix Médicis étranger. Le jeune et acharné éditeur Christophe Lucquin a republié et retraduit l'an passé son *Salon de beauté*, accordant à ce court texte à l'épure d'un bris de verre une seconde vie bien méritée : grâce lui soit rendue.

Une communauté des solitudes

« *Il est curieux de constater que les poissons peuvent influencer sur l'humeur des personnes. Par exemple, quand je me suis pris de passion pour les carpes dorées, en plus du calme que m'apportait leur contemplation, j'étais en perpétuelle quête de quelque chose de doré pour orner les robes que je portais pour sortir la nuit.* » Travesti noctambule et aquariophile,

le narrateur de *Salon de beauté* est coiffeur aux heures perdues du jour. Au contraire de ce qu'il affirme, son humeur ne connaît que de très brèves et légères variations. Il ne cherche pas les ennuis, fuit les amours et les conflits. Pourtant, lorsqu'il se décide à acheter sa propre enseigne, ce n'est pas pour célébrer la beauté déclinante de ses anciennes clientes mais pour transformer son institut en mouvoir dédié aux malades incurables.

Ici, il n'y a pas de soins ou de prise en charge. Les agonisants, vautrés sur des matelas posés à même le carrelage, attendent dans la ouate d'un interminable ennui leur pain quotidien et la mort qui viendra les en délivrer. Même sort pour les poissons pour lesquels le narrateur s'est découvert une soudaine passion. Quand il se lasse, il les laisse s'entredévorer ou crever la surface de l'eau de leurs ventres gonflés. Voilà donc un saint qui *préférerait ne pas*, un sauveur dont le détachement n'aurait d'égale que l'indifférence.

Si les métaphores du livre s'avèrent limpides, la valse des poissons répliquant le ballet des corps en sursis et des cadavres, les confessions du narrateur qui fondent le récit troublent l'affaire. Son impassibilité devant le sort de ses hôtes contaminés, sa froideur face à ces beaux visages grêlés de plaies ou son silence à l'annonce de la mort de sa

mère pousseraient vite à conclure à l'inhumanité de ce bienfaiteur pour le moins tiède. Et pourtant, ce sont dans les blancs et les silences, les césures de son journal pas si intime, qu'affleure sa compassion. Mais pas de cette compassion avariée promise par les organismes de bienfaisance, « *pas comme les sœurs de la Charité qui dès qu'elles ont appris notre existence ont voulu nous aider dans nos tâches et prier pour nous. Ici personne n'accomplit aucun sacerdoce. Le travail qu'on y fait obéit à un sens plus humain, plus pratique et réel* ». La compassion mâtinée de culpabilité et de déni, sentiment cuisant d'être *en dépit de*, simplement, est peut-être tout ce qui reste à la communauté des solitudes juxtaposées.

Vers qui montent ainsi les pensées du narrateur courant chercher la police tandis que les voisins en furie veulent mettre le feu à son hospice d'invertis ? S'il n'est pas le Jérôme de *L'Amant des morts* de Mathieu Riboulet (Verdier, 2008), qui hante les hôpitaux parisiens afin d'apporter un peu de réconfort et de poids de chair aux futurs morts du sida, l'anti-héros de Bellatin n'a pas fait vœu d'abstinence. Le désir, dispersé, diffracté par les surfaces réfléchissantes qui jalonnent tout l'espace du récit, n'arrête pas son mécanisme vrombissant en dépit de la maladie. Il se révèle en filigrane, presque transparent à force



de réfraction, dans une main qui ne peut s'empêcher de toucher avant que le mal n'ait gagné, dans les robes et les perruques jetées au feu afin de faire taire un corps qui n'a pas fini d'aimer, dans les mots tracés enfin dans l'espoir de surseoir « à la solitude qui s'approche ». Oui, notre besoin de consolation reste bien impossible à rassasier.

Les Limbes artificiels

Autre figure d'éternel réprouvé : le Baudelaire de Felipe Polleri. De cet auteur uruguayen, nous connaissons *L'Ange gardien de Montevideo* et *Allemagne, Allemagne !*, tous deux publiés et traduits récemment par Christophe Lucquin. Saluons donc encore une fois le travail éditorial de ce dernier, un défrichage parfois ingrat mais conduit avec une ténacité exemplaire sous le pavillon bleu et blanc de ses couvertures sobres et percutantes. Polleri a de quoi désarmer, tant sa langue, qualifiée de « bizarre » par une frange importante de la critique littéraire de son pays, est à rebours des canons de l'efficacité. Dans son *Baudelaire*, elle s'infuse à même le rêve, renouant avec la tradition de l'écriture automatique surréaliste. Le songe n'a cependant pas ici de promontoire. Le Baudelaire de Polleri chute dans la fange, il est conpqué, piétiné, battu par tous ceux qui veulent sa perte, et ils sont nombreux. Le dandy drogué

parcourt en indécrottable fuyard la France et la Belgique. À sa poursuite sont lancés les crocodiles, les mouches, les boiteux et les anges, tous émanations des hommes en noir charriant leurs valises pleines de clés inutiles et sonores. Surréal, le livre de Polleri s'inscrit résolument dans la droite ligne des sabbats de chimères de *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert ou du *Maldoror* de Lautréamont.

« J'ai rêvé que j'avais écrit un roman détestable et détesté : la loi m'avait condamné à mort. Je voyais déjà la guillotine, cette haute porte noire, au milieu de la place. J'avais peur, évidemment ; mais j'aimais chaque mot de ce roman monstrueux intitulé Baudelaire. » *Baudelaire* n'a rien d'une biographie exhaustive du « Dante d'une époque déchu », pour reprendre les mots de Barbey d'Aurevilly. Il s'affronte au monstre sacré de l'histoire littéraire, se moule dans les non-dits et les raccourcis de son existence, fait feu de tout bois des pièges biscornus de l'inconscient et désespère la vérité. Le modèle s'y perd dans son reflet. Le biographique et l'événement, pétris puis recomposés en un bric-à-brac narratif abyssal, deviennent symboliques. *Baudelaire* y retrouve Baudelaire, fantasque, obsédé et obsédant, génial. Dans le fantasme, il a élu sa demeure, royaume mouvant, labile, impossible. La vie s'y conjugue sur la grammaire de la



métamorphose et de la répétition. Le lecteur aura donc beau jeu de ne pas finir comme le poète (si tant est qu'une fin soit possible ici), à savoir la tête coupée par la Censure – ou est-ce par l'ombre de sa mère dont le ventre s'ouvre comme le creux capitonné d'une valise ? Bien vite, un cercueil...

Comment rendre compte de l'énergie ramassée qui bruisse entre ces pages, des serpents de la fée verte, devenue méduse, sifflant en tous sens à travers les lignes bien connues de la vie de Baudelaire ? Si ses fleurs ne sont que de papier, par la magie de Polleri elles portent vers un nouvel inconnu désirable le mal qui le ronge, ce terrible et légendaire spleen baudelairien, le mal de traîner cette si lourde et rétive valise, inlassablement poursuivi par des idées noires, des hommes en noir, la crasse et la griffe de la maladie, la syphilis, qui finira par l'emporter, car, c'est bien connu, « Baudelaire n'atteignit jamais la majorité et les vingt, trente, quarante ans, il s'empiffrait de sucreries noires pour les vomir chaque nuit, comme tous les enfants, dans un encrier gigantesque, semblable à une valise, jusqu'à ce que l'ultime vomissure lui arrachât la langue à ses quarante-six ans, la langue française, alors, il put enfin mourir. » La *Légende dorée* de la poésie française en a pour son compte. ■